



# La fable du Rat et du chihuahua

## Un triangle pervers par Bernardo Carvalho

Par PHILIPPE LANÇON

**F**aîtes l'amour, pas la guerre ? Un beau slogan à dire avec cheveux longs et marguerite entre les dents. Malheureusement, l'amour c'est souvent la guerre, comme nous le montrent Merteuil et Valmont, et, en tout cas, c'est de la politique. Celle du bien qu'on cherche, qu'on voudrait donner et recevoir, et du mal qu'on trouve, comme la pointe du désir au fond du cœur, comme un bout d'os dans un gâteau. Un triangle amoureux masculin, dans *Sympathie pour le démon*, sixième roman du Brésilien Bernardo Carvalho, se charge d'expérimenter cette guerre pour nous. On les connaît sous trois noms : le Rat, le Clown et le chihuahua. Celui qui fait la découverte, et qui est le personnage principal, le sujet majuscule de l'expérience, c'est le Rat. Il travaille dans des zones de conflit pour une puissante agence internationale vouée à propager la paix dans le monde. Il a pris toutes sortes de risques, aurait pu dix fois mourir. Sa thèse sur la violence fait autorité autant qu'elle est déniée.

**Petits péchés.** Une faute l'a mis sur la touche. Sa réputation avait préparé le terrain. La manière dont celle-ci est exposée donne une idée du tour d'esprit de l'auteur, de sa clarté retorse et dépourvue de bonnes pensées : « On peut visiter l'horreur des autres et en sortir indemne, mais personne n'échappe à sa propre horreur. Disséminé par malveillance au sein de l'agence, le bruit selon lequel il profitait de la souffrance des populations qu'il assistait était né en vérité de la publicité qu'il faisait lui-même de ses bonnes affaires, comme un adolescent se vantant de conquêtes amoureuses, juste pour faire de la provocation, en opposition à l'arrivisme et l'hypocrisie de ses collègues englués dans des calculs et des stratégies diplomatiques d'autopromotion aux dépens de la souffrance d'autrui. Il n'avait pas besoin de tout cela. L'apparente maladresse et l'impudeur avec lesquelles il avait ses petites magouilles étaient vues par ses collègues comme la confirmation de son arrogance. » Il ne fait jamais bon étaler son insouciance et ses petits péchés dans un organisme où l'ambition est indexée sur les apparences morales. Son patron envoie le Rat incognito, et à ses risques et périls, déposer une rançon dans un pays en guerre, du genre irakien ou syrien. Très vite, il devient assez paranoïaque – qui ne le serait dans un endroit pareil, parfaitement et précisément décrit ? – pour croire qu'on l'a envoyé dans un piège destiné

à l'avaloir. La ville est en loques, soumise à des groupes armés qui s'entretient : « La faction à laquelle il devait remettre l'argent était plus ou moins la même que toutes les autres, bien qu'elle fût inconnue jusqu'à ce jour. La guerre se résumait à de petites avancées et de petits reculs dans la dispute pour un territoire, avec des règles de conduite basées sur la force que venait célébrer le nom de Dieu. Il suffisait de conquérir quelques centaines de mètres en territoire ennemi pour se considérer comme l'élu de Dieu. Il était évident que l'élu de Dieu changeait souvent au fil des jours. Dieu était juste. Dieu était là pour tout le monde. » C'est une autre qualité de l'auteur : il est toujours ironique, mais son ironie ne pèse jamais, elle file et s'évapore dans l'envol du récit. Cependant, le Rat poursuit sa mission. Après une explosion, il se retrouve dans l'obscurité de sa chambre d'hôtel, face à un homme ceinturé d'explosifs. « Perdu ! » se dit-il. Et ce simple mot lui rappelle qu'il est mort depuis trois ans. Le piège qui l'a tué était amoureux.

C'est à Berlin qu'il a rencontré, alors qu'il était marié et père d'une fille, celui qu'il baptise aussitôt le chihuahua. Le chihuahua vit avec un homme vieilli, le Clown, ancien professeur devenu clown, comme le professeur Rath dans *l'Arge bleu*. Dans un spectacle, le Clown fait dialoguer Dieu avec un vilain clown mexicain qui enquêtait en Allemagne sur des néonazis. Ils ont fini par le tabasser quand ils ont compris qu'il n'était pas, comme ils le croyaient, la réincarnation de Rudolf Hess. Pour le chatier de sa bêtise, Dieu le sort du coma et lui apprend qu'il sera désormais la réincarnation de Hitler, avec lequel il a au moins ce point commun : une petite bite. L'auteur ne refuse aucune des fantaisies qui peuvent alimenter, dans le labyrinthe du Rat, la bonne humeur et le mauvais esprit. Le chihuahua est un petit Mexicain jeune, laid, puéril, méchant, élevé chez les jésuites, bien éduqué par un prêtre pédophile, grand lecteur de Borges et de Laclos. Son travail consiste à montrer qu'un regard empathique sur les autres permettrait de réduire la violence dans le monde. Il faut se méfier des professionnels de l'empathie. Le Rat sent aussitôt sa mauvaise haleine, « qui semblait venir des profondeurs de l'enfer. Il eut une réaction immédiate et naturelle de répulsion, se reculant sur son siège, détournant la tête et fermant les yeux. Ce fut la seule fois, comme la première piqûre d'une anesthésie. A partir de ce moment, il ne sentit plus jamais la mauvaise haleine exhalée par la bou-

che du chihuahua. » Le sexe est la porte de l'enfer que l'haleine annonçait. La suite est une histoire à rebondissements de manipulation et d'amour qui fait du Rat, comme son nom l'indique, un animal de laboratoire travaillé par le chihuahua. Le chihuahua fuit sous la main, sous le cœur, ne revenant que pour assurer son emprise afin de mieux détruire sa proie. Le Rat apprendra trois ans après par le Clown, assis par hasard à côté de lui dans un vol transatlantique, que tous les amants de leur amant commun ont mal fini.

**Scoubidou.** Imaginez deux chiens de race tirant le traîneau sur leur banquise romanesque, dont l'un s'appellerait l'intelligence et l'autre l'imagination, sans que jamais leurs morsures et leur emballement ne nuisent au récit ni à l'équilibre né de cette course folle allant de surprise en surprise vers l'abîme, et vous obtenez *Sympathie pour le démon*. Sans se refuser les pas de côté et les brèves méditations, le roman mêle comme un scoubidou trois « époques », le Rat dans sa dernière mission, son histoire avec le chihuahua, son voyage en avion avec le Clown

**Bernardo Carvalho, en 2016 à São Paulo.**  
PHOTO JULIA MORAES





éclairant ce qu'il a vécu et la fin tragique et inattendue du chihuahua, petit démon rat-trapé par la grande histoire. Face à son psychanalyste, le Rat conclut : *«L'illusion donne la force de vivre, pour aussi terrible que soit la vie. Je connaissais le mal, je savais où était le mal, je combattais professionnellement le mal, et le mal, par définition, me révoltait. Tant que je le combattais, il serait loin de moi et je serais immunisé contre lui, hors de sa zone d'influence. Le mal n'était qu'une idée, une abstraction que je pouvais traiter à distance et comprendre comme une réalité, une nécessité et un fait, intellectuellement et professionnellement. [...] Le mal ne pouvait m'atteindre que contre ma volonté. A Berlin, j'ai découvert en acceptant l'image de mon désir, qu'il existait un mal que j'étais incapable d'identifier et que je ne pouvais combattre. Un mal qui a besoin d'être mis en scène, bien sûr. Un théâtre.»* La sagesse vient assez tard, après la vie.

**BERNARDO CARVALHO**

**SYMPATHIE POUR LE DÉMON**

Traduit du brésilien par Danielle Schramm.

Métailié, 236 pp., 19 €.